

## II.

Comme il est dans la nature de l'homme de sentir bien plus vivement le mal que le bien, il n'est pas étonnant que, jouissant de la liberté de la presse, comme d'une conquête ardemment désirée, nous soyons maintenant plus frappés de ses abus que de ses avantages. Ce qu'on ne peut admettre, c'est que les esprits philosophiques qui l'ont préparée et les esprits politiques qui l'ont fait passer dans nos lois, que tant d'hommes, dis-je, si éclairés et si prévoyants, se soient grossièrement trompés en enchaînant la société à jamais, sans relâche, à un principe dissolvant de toute loi, de tout pouvoir, de toute réputation.

Quoi! la liberté, c'est-à-dire, l'usage sans empêchement, soumis à l'empire de chaque volonté et un usage toujours éclairé et prudent!

Quoi! l'instrument le plus rapide de toute propagation mis à la disposition de toute idée, et il n'y aura que les idées justes et utiles qui en profiteront!

Quoi! une arme pour toutes les passions et les passions nobles et généreuses s'en serviront seules!

Non, comme toutes les facultés de l'homme, celle-ci devait servir et pour le bien et pour le mal; mais comme toutes les facultés aussi, celle-ci ne pouvait être interdite sans tyrannie. Considérée quant aux individus, elle est pour eux un droit; ils répondent de son usage, mais ils en doivent jouir. Considérée vis-à-vis de la société, elle est un des éléments de sa vie. Or, la vie en toute chose humaine se compose de bien et de mal; prétendre extirper le mal, c'est détruire la vie.